

***The Killing of a Chinese Bookie***  
**Perdre avec style**  
***Le bal des vauriens* — États-Unis, 1976-78, 109 minutes**  
Sami Gnaba

Number 279, July–August 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2012). Review of [*The Killing of a Chinese Bookie* : perdre avec style / *Le bal des vauriens* — États-Unis, 1976-78, 109 minutes]. *Séquences*, (279), 28–28.

## The Killing of a Chinese Bookie

### Perdre avec style

À la sortie de *The Killing of a Chinese Bookie*, en 1976, la déception chez son acteur principal, Ben Gazzara, tout comme son producteur, Al Ruban, est totale. Après à peine une semaine d'exploitation en salles, le film est retiré. Ce n'est qu'en 1978, après le tournage d'*Opening Night*, que John Cassavetes se le réapproprie, remontant le tout et proposant une version écourtée de trente minutes. C'est cette nouvelle mouture qui aurait fait gagner au film (modèle de *Crossing Guard* de Sean Penn, tout comme du récent *Tournée* notamment) sa notoriété critique et cinéphilique.

Sami Gnaba



Une façon de signer sa reconnaissance de dette

Il y a de ces films qui échappent à tout territoire cinématographique; même s'ils héritent d'une certaine tradition du genre (ici le film noir), ils déploient au tournant de chaque scène leur singularité, leur vérité intime. Fruit de cette force de style inhérente à la manière de filmer de Cassavetes, *The Killing of a Chinese Bookie* renverse la dynamique traditionnelle du genre et se déploie avec un rythme lent, sans grands effets, par une force tranquille et continue, ce qui confère à l'image une forme de beauté engourdie. Toute l'action «semble arrêtée, suspendue comme si l'instant était pétrifié» (T. Jousse dans *La Force de vie*).

Ce qui prime dans ce cinéma, toujours, ce n'est pas l'action, mais l'exploration des états psychologiques, introspectifs, existentiels des personnages. Le film démarre comme il se termine: son héros, Cosmo Vitelli, sortant de sa boîte, le glauque Crazy Horse West. Une lumière rouge embrase les lieux, annonciatrice de cette fatalité qui sous-tend la trajectoire du héros. Héros qui a l'élégance, la splendeur du ténébreux Ben Gazzara! Dans le premier plan, il est en chemin pour aller payer ses dettes à un gangster. Le dernier plan le montre blessé, le sang imbibant son costume bleu. Entre ces deux plans, nous sommes conviés à une cavale existentielle lancinante (appuyée par de sobres notes de piano) de laquelle se manifeste la «boulimie d'exister» d'un homme pris au piège.

D'abord, pris au piège par son habitude de jouer. À peine libéré de ses dettes, il ira perdre 23000\$ dans la nuit. Puis, par ceux auprès desquels il s'est endetté. Il faut voir comment Cassavetes filme Gazzara en train de signer sa reconnaissance de dette. On rentre puis on sort, comme chez un avocat. Premier constat: la pègre chez Cassavetes a le costume et l'attitude des

banquiers, des avocats... et pourquoi pas des dirigeants de studios de cinéma?! Le lendemain, ses créanciers lui font une offre qu'il ne peut refuser: tuer le bookmaker du titre et en échange, ils annuleront sa dette. Film noir à la surface, *The Killing of a Chinese Bookie* est avant tout une métaphore.

Il y a un plan, à la troisième ou quatrième minute du film, qui sert de bon indicateur à la valeur métaphorique du récit. Cosmo, au bas des escaliers, dans les coulisses, mains au micro, annonce à la salle: «I choose the numbers, I direct them, I arrange them». N'est-ce pas là les indications incontestées d'un metteur en scène? Chez Cassavetes, la vie et l'art ne font qu'un! Comme Cosmo, il ne vit que pour son art (sa boîte), avec sa bande (ou ses girls), profondément investi. Et comme

son protagoniste, il cherchera à préserver son indépendance du système des studios (la pègre).

Récit d'un homme cherchant obstinément à résister au nom de son art (cet appel effectué juste avant le meurtre pour s'assurer du bon déroulement du spectacle), *The Killing of a Chinese Bookie* compose un autoportrait du solitaire Cassavetes pris dans les rouages d'un système hollywoodien avec lequel il regrettera amèrement d'avoir signé son contrat (*A Child is Waiting*). L'œuvre trace la trajectoire d'un homme (artiste) se sachant déchu, mais qui reste fidèle à sa vision, à sa création, jusqu'à la fin, jusqu'au dernier souffle. «People are struggling to keep the show alive», s'écrie d'ailleurs Cosmo, à bout de force, blessé par une balle, chez sa copine.

Au fil du film, Cosmo devient un funambule marchant sur un fil très ténu, sur le point de se rompre à tout moment; Cassavetes se tient là, à ses côtés, dans une proximité attendrie, le regardant marcher avec la dignité des hommes qui n'ont plus rien à perdre. Avant de se fondre dans la rumeur indistincte de la nuit. C'est sublime et triste à la fois.

Cassavetes, se savait-il déjà atteint par la maladie? Peut-être. Quand on regarde Cosmo se sachant près de la fin, en train de remonter le moral de sa troupe, ou encore quand il parle de ses parents à Betty, on pressent que l'heure des bilans est déjà arrivée.🎬

■ LE BAL DES VAURIENS | États-Unis 1976-78 — Durée: 109 minutes — Réal.: John Cassavetes — Scén.: John Cassavetes — Images: Mitch Breit, Al Ruban — Mont.: Tom Cornwell — Mus.: Bo Harwood — Son: Bo Harwood — Dir. art.: Sam Shaw — Cost.: Mary Herne — Int.: Ben Gazzara (Cosmo), Seymour Cassel (Mort), Timothy Agoglia Carey (Jo), Azizi Johari (Rachel) — Prod.: Al Ruban — Dist.: Criterion.